

Erika NAVILLES

**PERDUE
DANS LES
BOIS-NOIRS**

PRIX DU 1ER ROMAN DE MENNECY

PRIX DU JURY



Erika Navilles

Perdue
dans les
Bois-Noirs

© Erika Navilles, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2034-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Retrouvez l'univers de l'autrice sur le site : erika-navilles.com

Dans la collection « Crimes en régions »

« Le Sang des Siècles » de Michel Lacombe

« Le Nid de Frelons » de Geneviève Deliperi

« Les Souvenirs ne s'endorment jamais » de Serge Féchet

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite. »

Livre broché paru en 2023.

© ÉDITIONS DU MOT PASSANT

83 rue Magenta 69100 Villeurbanne

Tél. : 04 37 43 02 69

internet : www.motpassant.fr

e-mail : info@motpassant.fr

© photo de couverture :

istockphoto/Massimo Pollani

Tous droits réservés pour tous pays.

« Les Bois-Noirs méritent leur nom, puisqu'ils sont tout de sapinière jusqu'à leurs cimes. Et les sentiers y donnent le sentiment de partir vers on ne sait quels arcanes aux replis du massif. »

Henri Pourrat

1. La tourbière

Mercredi 21 octobre 2020, 9 h 30

— Vous en pensez quoi ? Un suicide ?

L'adjudant Jérémy Gervais se pencha en direction de son collègue. Le lieutenant Christophe Roche s'était accroupi au bord de la tourbière pour observer de plus près le corps de la jeune fille.

Il était intact. Seules quelques zones en début de putréfaction. La mort datait au plus de deux ou trois jours. Le froid de l'eau avait pu retarder la décomposition.

Des ajoncs avaient bloqué le cadavre au bord du rivage. Ses cheveux blonds et sa chemise de nuit flottaient, emmêlés à la sphaigne qui colonisait le plan d'eau.

Aucune trace visible sur son visage et ses membres nus. Juste un tatouage coloré sur la face postérieure de l'épaule droite. Un nénuphar rouge sur un disque de feuille verte.

L'eau de la tourbière avait commencé à effacer le maquillage charbonneux de ses yeux grands ouverts sur le ciel. Ses mains sorties de l'eau au niveau des poignets oscillaient au gré de l'onde. On aurait presque dit qu'elle nageait si la température gelée de l'air ne rappelait pas qu'on était en octobre.

Christophe Roche ne put s'empêcher d'admirer la beauté du cadre malgré l'horreur du tableau. Il pensa à la peinture *Ophélie* de John Everett Millais.

Une jeune fille noyée dans la narce de son enfance. Au même endroit qu'il y avait trente ans ! Quelle ironie ! Il sentit une lourdeur sourde dans la nuque en se relevant. Les muscles de son dos se contractèrent au moment où il reprit le chemin de la berge. Jamais il n'aurait dû revenir dans ces bois.

— A-t-on signalé une disparition récemment ?

Le lieutenant Roche entendit l'écho de sa voix résonner jusqu'au fond de la forêt. Une voix sûre malgré le trouble qui l'envahissait et le masque de protection qui entravait son visage. Toujours une attitude imperturbable. Même dans les affaires les plus glauques. Sa grande taille et son corps efflanqué ne passaient pas inaperçus. Les gens devaient lever la tête pour le regarder droit dans les yeux. Sa pupille noire vous perçait. Il impressionnait.

Il avait pêché là avec son père, enfant. Sur le banc branlant. Dans la chaleur de l'été. À l'ombre des noisetiers. Avec une canne à pêche taillée avec son petit Opinel.

— Aucune disparition n'a été signalée, mon lieutenant. Ni à Morages ni dans les autres brigades de la région.

Christophe fit un tour sur lui-même et se trouva face aux Bois-Noirs. Les épicéas et les douglas étaient plantés si serrés qu'on se serait cru en pleine nuit si les rayons du soleil n'avaient pas tenté de traverser la canopée. Des hectares de forêt commençaient là et ne s'arrêtaient pas avant le prochain village. Au sol, la mousse épaisse sentait la chanterelle et les souches d'arbres pourries.

Revenir au corps. Pas de marques de strangulation. Ni de laceration. Aucune ecchymose. La blancheur bleutée du cadavre évoquait une asphyxie par immersion. Une fille du Nord, peut-être d'Europe de l'Est. Seize ans, dix-sept ans. L'âge de Lucie.

Si la jeune fille n'avait pas été en chemise de nuit, le lieutenant Roche aurait conclu à un simple accident. Sur le millier de noyades fatales que comptait la France chaque année, seulement vingt pour cent étaient d'origine criminelle ou intentionnelle.

Il détourna le regard du corps et prit soin d'examiner la rive. Surtout l'avancée spongieuse où s'entrelaçaient les herbes aquatiques. Un objet ayant appartenu à la victime pouvait encore s'y trouver, apporté par le courant du ruisseau qui se jetait dans la tourbière.

Appeler la brigade fluviale. Obtenir un plongeur. Vérifier le fond de l'eau. Il aurait aimé plonger lui-même dans cette eau qui ne devait pas dépasser huit ou neuf degrés. Sentir autour de lui les algues caresser sa combinaison et les voir flotter devant son scaphandre. Mais depuis sa maladie, il n'était plus en état.

Un rayon de soleil opalescent avait transpercé les nuages et se reflétait sur

l'étendue d'eau. Des troncs à moitié immergés n'en finissaient pas de pourrir avant de se transformer en tourbe. À la surface, des flaques irisées rendaient l'eau trouble. La vase en fermentation du fond faisait remonter des bulles de gaz. La tourbière était une masse organique en perpétuel mouvement, qui se décomposait par la base et se régénérait par le dessus.

Deux gendarmes adjoints volontaires de la brigade de proximité de Morages avaient installé le périmètre de sécurité avec des plots et des rubalises jaunes. Le foisonnement des noisetiers et le vent les empêchaient de tendre à fond les lanières en plastique qui flottaient entre les branches.

Aucun badaud dans cet endroit isolé. Sauf l'homme qui avait trouvé le corps. Christophe avait tout de suite reconnu Bernard Vidal, de la ferme voisine de celle de son père. Son crâne était devenu presque chauve mais sa posture voûtée et sa démarche traînante n'avaient pas changé. Un accident de chasse dans les années quatre-vingt. Il était resté boiteux.

Assis sur le banc des pêcheurs, il fumait une cigarette roulée en attendant qu'on le laisse repartir. Sur le guidon de son vélo rouillé, un sac plastique blanc rempli de girolles se balançait. Il n'avait pas l'air très content que la brigade ait découvert son coin à champignons. Les familles auvergnates protégeaient ces parcelles sur plusieurs générations.

Avec le masque et l'uniforme, il n'avait pas reconnu Christophe qu'il avait pourtant vu courir dans ces bois avec son arc en noisetier quand il était gosse. L'officier se taisait. L'expérience lui avait appris que moins il en disait, plus les témoins parlaient. Pour combler le silence.

L'homme qu'on avait invité à s'avancer raconta pour la troisième fois comment il avait découvert le cadavre de la jeune fille. Comment il était passé, par hasard, dans le coin tôt le matin. Comment il n'avait tout d'abord rien vu. Comment il avait cru à une branche sans écorce dans la tourbière. Il s'était approché. Le corps avait surgi dans la lumière de l'aube. Il avait appelé la gendarmerie, n'avait touché à rien. Le lieutenant Roche congédia l'homme qui repartit sur son vélo branlant, en direction de la départementale qui scindait les Bois-Noirs en deux.

La docteur Clotilde Fréchon, médecin à l'institut médico-légal du CHU Gabriel-Montpied de Clermont-Ferrand, arriva en combinaison blanche à capuche. Quand il y avait suspicion de meurtre, elle se déplaçait en personne.

Aucune envie que les prélèvements ne soient soustraits du dossier d'instruction en raison d'un problème de procédure !

Grande et athlétique, elle se mouvait sans difficulté le long de la berge, malgré ses escarpins qui pointaient sous ses couvre-chaussures. Avec le masque, on ne pouvait voir que ses yeux maquillés et le haut de son front sillonné de légères ridules. Christophe se demanda quelle tenue elle pouvait porter en dessous.

Derrière sa carapace de polyéthylène, elle ne pouvait cacher son agacement. Les gendarmes n'avaient pas revêtu de combinaisons pour circuler autour de la tourbière. Toutes les brigades de la région connaissaient sa rigueur lorsqu'elle effectuait une levée de corps.

Ses mains expertes gantées de nitrile bleu ouvrirent une mallette organisée en petits casiers. Elle se pencha vers le cadavre et préleva l'écume blanche qui sortait de sa bouche et de ses narines.

— Vous pensez que le corps se trouve dans l'eau depuis longtemps ? demanda l'adjudant Gervais.

— Vu la qualité de la peau et l'absence de microalgues sur le corps et le vêtement, je dirais un ou deux jours seulement, répondit Clotilde Fréchon, les noyés remontent habituellement à la surface après quelques semaines sous l'eau, quand l'abdomen se gonfle des gaz de la putréfaction. Ici, le corps est resté sur la berge. L'analyse des diatomées devrait nous permettre de vérifier si la noyade a bien eu lieu dans cette tourbière.

L'assurance avec laquelle elle avait parlé troubla Christophe. Il connaissait pourtant bien les informations qu'elle venait de donner. Lors de sa formation de plongeur subaquatique, il avait appris qu'en cas de noyade, la forte pression de l'eau dans les poumons amenait les microalgues à passer dans les capillaires sanguins avant d'être diffusées dans tout l'organisme. Il ne mentionna pas ses connaissances au docteur Fréchon et commença les prélèvements non corporels.

Il récupéra quelques centilitres de l'eau de la tourbière avec une seringue stérile. L'aspiration devait être exécutée lentement en la déplaçant entre les herbes. Il frotta ensuite un des écouvillons contre les pierres visqueuses de la rive et mit les deux échantillons dans des sachets différents qu'il scella.

Il sentait le regard de la médecin légiste sur lui. Elle surveillait chacun de ses gestes. Elle aurait sans doute préféré que les prélèvements soient effectués par un

technicien en identification criminelle de la Brigade départementale de renseignements et d'investigations judiciaires.

La pluie qui tombait depuis quelques jours avait fait disparaître toute trace sur la terre argileuse qui entourait l'étang. On ne voyait plus que les empreintes laissées par les petits talons du docteur Fréchon. Le lieutenant Roche ramassa tout de même un peu de terre tassée avec sa truelle de poche.

Une fois tous les échantillons scellés dans des sachets stériles, il photographia la scène avec un Canon numérique. Sous plusieurs angles, pour ne rien manquer. Le flash jaillissait quand il ciblait les zones sombres.

Sous ses ordres, les deux gendarmes procédèrent à la récupération du corps. L'un glissa une bâche blanche sous le cadavre. L'autre ferma les crochets et fit levier pour soulever le corps imbibé d'eau et le déposer dans le sac de la morgue. L'eau imprégnée dans la chevelure dégoulinait de la bâche. La médecin légiste remonta la fermeture éclair. Le visage fut la dernière partie du corps qui resta sur la rétine du lieutenant Roche. Il pensa à Lucie, sa fille. Par réflexe, il regarda l'écran de son téléphone. Elle avait envoyé un SMS. Elle passerait la journée chez son grand-père et dînerait avec lui ce soir. Il ne la verrait pas. Encore une fois.

Les deux gendarmes portèrent le sac le long du sentier jusqu'à la route. Ils glissaient sur le sol détrempé, leur marche entravée par l'enchevêtrement des hêtres. Clotilde Fréchon salua les deux gradés restés au bord de l'eau et leur fixa rendez-vous le surlendemain à huit heures trente pour l'autopsie. Puis elle suivit le cadavre pour s'assurer de sa bonne conservation. Direction la chambre froide. Christophe remarqua la souplesse avec laquelle elle enjambait les broussailles et les fougères roussies. Un rayon de soleil éclaira la chevelure cuivrée qu'elle venait de lâcher en retirant sa capuche.

Les nuages du début de la matinée s'étaient effilochés, la tourbière avait pris la teinte bleu pâle du ciel. Les touffes d'arbres autour de l'eau se reflétaient sur les bordures. Par petites touches de couleurs. Jaune d'or. Orange vif et marron mordoré.

Dans le silence de la forêt, on n'entendait plus que le clapotement du ruisseau et le souffle du vent dans les branches. Un corbeau traversa le plan d'eau en croassant. Jérémy Gervais attendit que le docteur Fréchon ne soit plus en vue pour retirer son masque. Christophe l'observa du coin de l'œil. Le gendarme